

Jeanne Benameur

Pour Erri de Luca

### L'homme palimpseste

Je n'ai jamais pris beaucoup de photographies. Je préfère me fier à ce que gardent l'œil et la mémoire. Et tant pis pour la perte !

Quand j'ai visionné les entretiens que l'INA a mis à ma disposition, c'était aussi dans cet esprit.

Je regarde, j'écoute.

Des mots, le rythme d'une voix, un visage.

Cela m'accompagne depuis maintenant des jours et des jours. Cela m'a tenue parfois en éveil la nuit. Je sais, à un remuement intérieur, que le travail se fait, dans cet espace que déjà toute petite je gardais vacant, farouchement inhabité. Mon désert. Pour écrire.

Je regarde, j'écoute.

Je me laisse traverser et je comprends pourquoi c'est un livre de cet homme-là « Tu, mio » que j'ai lu en italien pour la première fois. L'italien, la langue de son père, la langue de ma mère, une langue tue. Il me fallait le silence de la lecture, le silence de ses mots, pour oser.

Je comprends que cet homme permet le franchissement.

Alors le mot confiance.

En écrivant, nous ne faisons qu'une trace de plus sur le palimpseste. C'est la métaphore du blé. Je suis bien heureuse de sa façon de le dire. Tout son être légèrement penché vers son interlocuteur comme pour mieux se faire comprendre, et l'œil amusé. Cet homme-là sait qu'il est fait de mille et mille strates. Avec sa naissance et sa mort, il tient juste l'avant et l'après, il tient juste sa place dans le temps.

C'est cela qui me touche chez Erri de Luca. Cette conscience de la place humble de celui qui vit qui écrit. C'est pour cela que je vais oser le tutoiement dans la lettre qui suit.

Tu le prendras en bonne part. Avec la bonne distance que donne l'écriture.

Je regarde ton visage

Les rides comme des lettres rendues à la simplicité du trait. Horizontales, verticales. Une géographie de soleil, de vent et de temps. Et dès que ton visage s'anime, c'est la joie de l'enfance juste sous la peau, dans ces sillons qu'aucune main de mère ne comblera jamais.

Je te regarde et je vois tous les hommes. J'entends des chants lointains dans le souffle de ta voix. Tu as accueilli tous les autres avant toi. Pourtant tu es bien toi, singulier, unique, celui qui tiens son histoire entre ses mains, aujourd'hui. Et j'aime la façon que tu as d'affirmer qu'en toi il y a le bon et le mauvais, comme en chacun, possibles tous les deux, toujours. Tu n'es pas un saint. Ça me rassure. Tu es un homme qui prends sa part.

Et l'effort ne te fait pas peur. Que ce soit celui de l'escalade ou celui de l'entrée dans les langues inconnues. Tu sais que ce ne sont que des étapes, à chaque fois et que le ciel est

haut mais le bleu du ciel a soufflé entre tes côtes et c'est avec ce souffle-là que tu parles, que tu écris.  
Alors vient le mot libre.

Je te regarde je t'écoute

J'apprends la façon que tu as de t'asseoir face à celui qui te questionne. Ton corps légèrement en retrait, bien calé sur la chaise, le dos contre le dossier, tes mains qui reposent sur tes cuisses et tes genoux écartés. On dirait qu'il n'y a aucune tension dans ton corps. Mais on sent la concentration. Tu ne gaspilles rien de ton énergie. Pas de distraction. Tout ton être attentif à la parole qui te sera adressée.  
Et c'est le mot respect.

J'apprends de toi que celui qui n'a que faire d'être regardé, entend mieux.

Tu scrutes ton interlocuteur.

Pour parler d'un regard il faut d'abord s'intéresser au front. Le tien a pris « le vent de face » comme tu dis. C'est un front rude et ouvert. Les lignes se croisent, nettes au dessus des yeux. Une croisée qui tient en éveil le regard. Aucune fuite possible. Tu ne regardes jamais ailleurs. Le cœur n'a pas de paupière. Je vois dans tes yeux à la fois la bienveillance et quelque chose qui ne pardonne pas. C'est cette rigueur et cet amour que je retrouve dans ton écriture. Jamais un mot pour rien.  
C'est pour cela que je te lis.

J'attendais tes mains. Pas pour les observer. Juste pour me laisser emporter par leur mouvement. Ou pas.

On dirait qu'elles ont appris à se tenir tranquilles ou peut-être l'ont-elles toujours su. Quand tu accompagnes les mots d'un geste, c'est souvent une seule main qui croise l'air. L'autre reste au repos. Lorsque Frédéric Ferney te demande de les montrer, tu le fais. Ce sont des mains qui ne cherchent pas à retenir, voilà ce que je me dis. Des doigts qui doivent laisser passer l'air depuis longtemps. Je me demande ce que tu éprouves à ce moment précis où tu montres tes mains, comme on retourne ses poches vides, l'air de dire Il n'y a rien à voir.

Et paradoxalement, de ces entretiens c'est ce que je retiens : il n'y a rien à voir.

Tu n'es pas un spectacle. Et j'aime ça.

Tu donnes à voir, c'est différent. Tu déclenches, comme dans tes écrits, la vision intérieure de celui qui regarde qui écoute. Je ne suis pas spectatrice de toi devant ces entretiens filmés. Je te regarde je t'écoute et je réfléchis. C'est au silence que tu m'invites. Tu me renvoies à mes rêves et à mes pensées avec une conscience plus aigüe. Cela fait des jours qu'en te regardant, en t'écoutant je me sens mieux « chez moi ». Aussi bien quand tu reprends en murmurant « Aucune toi » après Philippe Lefait que lorsque tu affirmes que chaque peuple a droit à l'insurrection.

Je voudrais te remercier d'être celui que tu es, de ta présence au vif de la vie. Dans ce monde parfois si difficile, tu donnes envie d'aller au fond de soi chercher cette bonne part qui rend l'humanité partageable. Peut-être le souffle d'un Nous plus large que celui de quelque groupe que ce soit, un Nous qui nous relie à ceux qui ne sont plus et à ceux qui viendront.

Merci. De tout cœur. Jeanne Benameur